

Les plus téméraires peuvent encaisser la première claque d'une heure 20 et enchaîner la seconde après une rapide pause (le temps de déguster une soupe maison) où la promesse de 1h40 de démesure – du grotesque, de la farce, du désir – est largement tenue.

L'épopée farcesque des “providences”

L'Alphabet des Providences déplace cette même énergie vers la forme éclatée d'une “farce épique”, traversant différentes époques et différents points du globe comme autant de stations d'un conte bourgeois dévoyé. Conçu, écrit et mis en scène par Roffignac, le spectacle fait de la lettre (l'alphabet) un laboratoire de destinées collectives et individuelles.

Manière de dire que nos mythologies s'écrivent encore et toujours dans les corps, sur scène.

Là où *Fils de Chien* suit la courbe d'une créature unique, *L'Alphabet* prolifère : personnages multiples, tribulations farcesques, circulation des voix et des registres, comme si le théâtre refusait désormais tout récit linéaire pour embrasser la cacophonie du monde.

Roffignac, qui aime “entremêler théâtre, musique et chorégraphie” dans des partitions de métamorphoses permanentes – on l'a vu avec *Peer Gynt* ou *Hamlet* dirigé par **Kirill Serebrennikov** au Chatelet – transpose ici cette manière dans sa propre écriture, faisant de la troupe un organisme en mutation.

Dépasser les cadres, rallumer le jeu

Ce théâtre-là ne se contente pas de “secouer les scènes conventionnées”, il jette le public dans la fête, à accepter que le comique puisse être une forme de soin collectif autant qu'une critique sans concession. Roffignac aime rappeler qu'“un spectacle n'est réussi que si l'on sort avec plus d'envie de vivre qu'en entrant”, et ce double claque à la routine, farouchement libre, offre précisément cela : **une joie inquiète, mais une joie tenace, qui redonne au théâtre son pouvoir d'insolence et de jubilation partagée.**

Plus que jamais, “*Le plateau n'est pas un refuge mais un accélérateur de réalité*” dont on ne sort pas indemne.